

Inédit

Geneviève Robitaille

Number 93, Spring 2002

Mon coup de coeur

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14570ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Robitaille, G. (2002). Inédit. *Moebius*, (93), 111–119.

GENEVIÈVE ROBITAILLE

Inédit

*HURLEMENT**

*Parfois La parole Ne se réduit qu'au silence D'un craque-
ment C'est si peu De mourir Dans la fente D'un bruit*

Je lis. Le paquet de feuilles libres a une signature inconnue. Un inédit. Il a vingt-six ans. Ses phrases résonnent en moi avec une force inégalable. Plus je le lis, plus une sorte d'excitation s'éprend de moi et... un doute. Je quitte le dernier mot, abasourdie, trouble. Je fronce les sourcils. Je reconnais cette étrange certitude qui se loge loin à l'intérieur de moi, là où j'ai mémorisé des mondes, pour les réfléchir, les comparer, les recréer. Je remonte jusqu'à moi. Dans mes mondes, je fouille les histoires, comme affolée, convaincue que cette certitude, je l'avais déjà ressentie et que j'avais eu raison. L'œil lucide d'une lectrice avide, je me vois encore confondue. Incertaine devant ces pages que je crois uniques, je suis infatigable. Les tiroirs tous ouverts, des vies volent et retombent gracieusement pêle-mêle sur ma conscience. Je fouille, en ressorts sans véritable réponse, retourne à ce qui m'avait convaincue au départ. Je lis.

*CÉSARIENNE**

L'enfant né N'a pas demandé Le soleil s'impose à lui

PREMIERS PAS

*Je marchais Ils avaient mis des caisses de bières Vides
Devant l'escalier Pour ne pas que je tombe J'ai déboulé
Avec les caisses Ma mère criait*

UN MATIN

*Huit ans Il fait beau dehors Dans mes bébelles En arrêt
de vie Lui trop soûl Affalé dans un char La bouche
entrouverte Paroles en suspens Une envie de pisser au cœur
Une bouteille roule par terre Mes balles d'haleine Armées
d'amours de chiens Éclatent en pleine tête La mère se lève*

BAUME À LÈVRES

*La nuit Me regarde Avec un terrible smile Tout nu J'ai
le cœur Dans le dos Qui bat Je te regarde Par terre Ton
sourire Je me lève Et l'empoigne Te tords Les lèvres Je
frenche La lune*

IMPUISSANCE

*Ma vie est armée d'amours décrissés Ta présence De peines
concassées Vomir l'ennui Au visage Plus jamais Mon
sexe baisse les armes Tu m'aimes Je ne t'aime pas*

L'ABSOLU

*Je ne cherche qu'une chose Tiens-toi à distance de victime
Ce n'est pas toi Mourir au plus vite Je t'abats Démuni
De jour*

ALCOOLIQUE

*Comprends-moi Je me suis épris d'un amour démontable
J'ai un mal de 6-pack de bières Le tapis est rendu trop long
dans le salon La queue qui traîne par terre Un mal de
fond de bouteille Le cœur qui pend Comme un chien*

VOYEUR

*Je fume mes derniers jours Les bois Tu lis Sadique Je
suis supposément un poète Regarder un petit cul prendre
une débarque en bicyclette Sur un chemin de gravelle Est-ce
un poème*

ÉCHANTILLON

*N'être qu'une roche Prise dans les temps Incertains Entre
les couches De sédiments J'ai fini D'oublier*

ÉCLAIRCIE

*Le soleil Jauni Fait des coulisses Sur le mur Étendu sur
le plancher Il fait beau Dans le ciel J'ai soif Et je n'ai
pas mal*

Mes joues s'empourprent, mon cœur s'emballe, je m'émerveille de cet émerveillement que j'ai cru disparu à jamais! Je suis une enfant les deux mains pleines de terre, qui tient ses doigts serrés autour d'une pierre aux couleurs singulières sans nom, au poli presque miroir et à la forme aux mille géométries, une pierre rare. Mais déjà j'ai peur. Ce n'est pas une pierre! Sous mes yeux, il n'y a que des feuilles périssables. Un coup de vent indifférent, un coup de pied en allant, un coup de ciseaux d'impatience, un coup de cœur infidèle, et il n'en reste plus rien.

Je ne connais pas de coups de cœur. Pourtant à l'intérieur de moi, lorsque j'y pense, je conçois bien ce que peut être un coup de cœur. Un enthousiasme, un emportement, un étonnement soudain.

J'imagine de petites joies qui emplissent ma tête, fourmillent, éclatent comme des bulles, m'étourdissent de plaisir et doucement s'évaporent.

Des coups de cœur... ce sont des coups d'émotion éphémères! Des coquelicots coupés! À peine mis dans un vase, ils fanent.

Lorsque je me replonge dans *Noces* de Camus, je deviens le désert, la grotte, la mer. Une voleuse voyageuse, debout, à quelque distance de Camus qui est assis, dos à moi, ignorant ma présence. Je m'imprègne de sa formidable solitude, celle qui nous unit au Monde. Je contemple avec lui les monts de roc et je comprends qu'il se réconcilie un instant avec un sens certain de la vie et de la mort.

Absorbée, pour ne pas dire médusée par *La ronde des prisonniers* de Van Gogh, le cercle serré d'hommes peints prend vie. Ils marchent! J'entends même le frottement de leurs vieilles semelles usées, décousues, trouées, toutes mollasses, sur le pavé de pierre. Je suis véritablement assourdie par l'écho emmuré d'un silence ancien stagnant, flottant. Les prisonniers aussi. La ritournelle de leurs propres silences lourds et étouffés les distrait de l'écho. Une haleine de fumée s'échappe d'eux lorsqu'ils expirent sans bruit. Ce sont des mots, des histoires que je décrypte, leurs pensées les plus intimes me sont révélées. Une bibliothèque de grands livres ouverts.

Pendant trois soirs d'affilée, je me suis rendue à l'hôpital, à Paris. Invisible, j'accompagnais Laure Adler. Par respect, je gardais mes distances, jamais je ne me mettais devant elle, même à des kilomètres. Je marchais toujours derrière ou je volais discrètement autour d'elle, des demi-tours pour ne jamais voir son visage en entier. Je la voyais, petite fille effrayée, habillée de la tête aux pieds de vêtements bleus stérilisés d'hôpital, qui avançait confusément vers la chambre de son bébé. Son enfant qui mourrait sous peu. Dans la chambre de son petit garçon, Rémi, elle lui prenait la main, tentait de le ramener à elle, sa maman, de l'arracher à sa douleur qui l'isolait, trop en lutte pour voir l'univers qu'il ne connaissait que depuis neuf mois. La main dans la sienne, elle priait. Je pleurais. Je pleurais parce que Laure Adler priait. Jamais elle ne priait. Jamais elle n'invoquait Dieu, elle n'y croyait pas, à Dieu. Moi non plus. Elle priait, je pleurais et j'étais désespérée. L'immensité écrasante de la vie et de la mort se matérialisait sous mes yeux, ce que je craignais le plus au monde se réalisait soir après soir. Nous aurions tous un jour peur comme ça, peur à se foutre à genoux et prier, prier, prier.

Comment laisser s'évanouir les pays de Camus, l'haleine silencieuse des prisonniers, les bleus d'hôpital de Laure Adler? La vie du petit Rémi? Et ces bouleversants textes inédits de Stéphane Boucher? et ceux de *Balneum Blues* de Johanne Dubuc?

Il m'est impossible d'estampiller du célèbre cœur écarlate passager ce qui m'habite et m'habitera à jamais. Je cherche plutôt à estampiller sur de l'indélébile cela même

qui m'habite; l'inscrire, le partager, le faire découvrir, le projeter dans le temps, pour qu'il soit perpétué dans les mémoires. Un coup de cœur tel que je me le définis ne suffit pas. Je dois graver autant d'estampilles que d'univers que j'ai découverts. Ma révérence. Et voici que je m'incline devant Johanne Dubuc.

LESBAINS

Coule un bain chaud à dire le temps qu'il faut à la chantepleure pour combler le manque. Encore. De l'adoucisant. Un peu du sel parfumé de présages. Celle qui fabule. Moi. Jet d'eau jubilant des nues pour liquider le vide.

Seulement

Quelques gouttes d'essence de lavande

Et de valériane

Seulement

Embaumer l'impasse en attendant

Une coulée drue trame les pressions du silence. En émanent les vapeurs blanches et tranquilles promises aux connivences. Couchées en strates humides dans la mémoire, elles planent comme des appels effleurant les peaux profondes. Comme d'habitude. Je m'infuse en elles. Leur galbe fugace s'élève au-dessus des crues chaudes, puis les nues montent jusqu'à l'abandon, et j'ai le regard mouillé d'un plaisir épars se dissipant en moi au son des faveurs absentes. Encore une fois, j'accompagne d'acuité et de vigilance le même rituel autour de la baignoire. Enlacée par les vapeurs, je hume les apparences de calme se mouvant en formes bouclantes autour de mon corps et pressens les odeurs où les anciennes voix s'évaporent et ressemblent à un bel échevellement chaud de cheveux blancs.

Quelques moments à s'y laisser prendre

Le temps que s'écoulent entre mes doigts

Les sables odorants des eaux fabuleuses

Encore. La tête ailleurs, les cheveux enveloppés dans un azur ratiné, parfois, les bleus s'estompent. J'oublie un instant la réalité impalpable qui m'apparaît devant la glace et me renvoie cette image de moi méconnaissable. Celle dénuée de sens à force d'isolement et de solitude, masquée longtemps par

les blandices d'argile qui craquent maintenant sur ma peau, ne laissant à découvert que mon regard songeur et mes lèvres immobiles. Pose. Comme le buste de plâtre où sont moulés les traits d'une Sapho sans vie : je fais face à moi-même. J'insuffle mon haleine à mon propre reflet sur la surface polie, y dépose un peu de buée, et quand d'ablution, j'efface les dernières traces de pâte durcie sur ma peau, j'éprouve une telle sensation de pureté et d'apaisement en profondeur sous l'épiderme qu'une véritable transformation s'opère alors, me débarrassant des doutes et des angoisses jusque-là incrustés dans mes peurs, me régénérant en douce, me révélant enfin mon vrai visage.

Je me ressemble, toute neuve, n'éprouvant plus comme avant cette sensation de distance face à mon reflet où, fermant les yeux, je reflétais une image sans y être. Épuré du simulacre, le miroir a maintenant, pour le moindre geste que je pose, le même regard que le mien. J'ai réduit en poudre les ambages, retrouvé sur mes paumes qui chantent l'onctuosité d'un courage où mes affinités s'épanchent. Ma pudeur de dire disparue, j'étale mon désir jusqu'à l'aube où je suis déjà nouvelle.

Patience à présent. Le pain de savon blanc est une épave dans une mer entourée d'email, et je rêve à la fois d'une amie et d'une amante, étoilant aujourd'hui, entre les bras des brumes ambiantes, les caresses cachées au fond de ma mémoire.

Seulement

Conjurer l'inconsistance encore un temps

En attendant, je reste tenue secrète devant la glace, dessinant parfois dans un ovale derrière mon épaule les expressions faciales, les airs et le regard d'une amante jubilée comme pour mieux me figurer le sentiment durable auquel je veux tendre. Je continue à croire qu'un proche avenir touchant se prépare. J'embrasse encore cette idée folle d'aimer longtemps la même. L'air s'endimanche. Les vapeurs se lovent entre elles au son des musiques moites et dansent sur les notes de lavande et de valériane que les eaux fleurent. Mes pensées voyagent. Mon cœur prie. Naiïades, je nous envisage.

J'ouvre un peu la fenêtre. Évente un secret où je ne suis plus cachée. À nu. À l'air libre. Je m'expose au grand jour en apprivoisant mon corps sous le gant de crin. Comme un recueillement. Des mouvements circulaires, des gestes lents

rythment déjà le silence où je nous fais belles. Rebelles. Dans la pièce claire et taisible où je m'attarde, flânant, prolongeant chaque instant du plaisir qu'il y a à se laisser emporter par l'écoute des sens. Un gage. Une preuve d'existence dans mon corps. Une halte. Et de longs moments passés à me repaître en massages pour seulement apaiser ce que le temps sous la peau recèle d'insaisissable quand plus rien ne se palpe. Encore. Un autre contact avec soi. Et toi, comme si tu étais déjà là, pansant d'un baume la réalité délicate où, pour un peu, j'en arrive à croire, un moment, que je ne suis pas tout à fait seule. La porte s'entrebâille. L'air du matin exhale dans la pièce les suaves odeurs de mai et c'est déjà ton souffle que je pressens comme c'est déjà ta forme que je décèle à travers les valse vaporeuses où les nues dansent. Je me prélasser dans leurs musiques. Je pense à toi. Je t'invente.

J'imagine, alors, nos séances d'amusoir autour du lavabo, toutes les deux moussantes de fluorure au coin des lèvres, chantant le goût de menthe des folies soudaines. J'improvise, aussi, les marées et les dunes; la même serviette de plage enveloppant nos frissons et les vagues de rires qui déferlent en enfance dans le beau brasillage des yeux quand on redevient flot. Entre nous. Des joies limpides. Qu'importe si, de front, les années viennent et marquent parfois la peine aux confins de l'œil, j'aime à croire qu'elles nous feront aussi de fines rigoles au coin des paupières. Et je nous amène au large, confiante, pleine de cet espoir en moi émergeant dont le charme s'insinue dans le moindre objet m'environnant. Tel un pacte entre le réel et le rêve, un monde émane de ces immobilités apparentes où le seul silence d'un peigne suffit pour que des mèches de mes cheveux s'y entrelacent et se confondent aux tiennes. Chenues. Pour laisser parler ce désir que j'ai de t'aimer davantage, quand j'aspire à des voyages au fond de ton regard, le temps suivant son cours, t'aimant d'âge en âge. Et plus j'y crois, plus je t'envisage; plus je sens ta présence dans l'intimité chaude où le hasard murmure. Ton profil s'esquisse dans le miroir tout près du mien et je nous entrevois déjà, paisibles en de longs entretiens, dans la salle de bain rose et blanche comme des prénoms de vieilles dames. Ensemble. Aimantes au-delà des habitudes. Ensemble. Là où l'eau coule en épousant mes silences. Là où, peignant le quotidien com-

plice, je songe à nos moments de quiétude, je songe à nos moments où l'on s'épaule. Quelques gouttes de bois de rose...

Encore un peu le calme de l'aube

Encore un peu entre l'une et l'autre

Nous redemander chacune

Nos mains savonneuses sur nos lombes

Je ne pense à rien d'autre. Qu'à des eaux fabuleuses qui m'attendent. Moi. Enveloppée dans la lumière poudroyante du matin où je nous crois seules. Chaque jour, les mêmes pas, les mêmes gestes, les mêmes soins à prendre, la même odeur de talc et toujours un peu du même baume à étendre sur le même dénuement. Le temps qui passe aussi. Les papiers-mouchoirs jetés au fond du panier. À peine en boules. À peine chiffonnés. Et pourtant... pourtant, chaque fois où j'entreprends le voyage derrière le miroir, ma tête ailleurs, mes cheveux enveloppés dans un azur ratiné, des plages immenses s'étalent et se perdent jusqu'à l'horizon d'être qui s'embrase. Or, chaque fois où le désir se lève, soulevant ces marées en moi qui m'émeuvent, ma langue, faisant naufrage entre tes lèvres, garde le goût de sel de toi toute secrète, de toi tout abandonnée, vivante, ma tête entre tes îles.

Des cris d'oiseaux de mer prennent naissance
dans mon ventre et se taisent au loin des
fumigations lentes

S'aimer serait plus simple si...

Coule un bain chaud. Un peu de lumière sur les ronds et sur les galbes qui nous lient en nos fors intérieurs. Un peu de chaleur dans le privé. Quelques moments à se faire du bien dans la douce intimité. Nous imaginer. Un instant. Toutes les deux dans l'écume apaisante. Moi. Face à toi. Te regardant fermer le robinet d'un geste que mes yeux sont les seuls à connaître. Je me délecte des moments qui n'appartiennent qu'à nous. Je suis bien. Que toi en tête. Sans aucune autre mémoire.

Seules au monde. J'en éprouvais un sentiment si intense qu'ainsi, ne me souciant plus de la réalité alentour, j'avais même oublié que de l'autre côté de la fenêtre, l'œil épiant derrière les jalousies depuis le commencement portait sur nous un regard Inquisiteur.

Johanne Dubuc

*

Je me demande : cet instant momentané de pure excitation incertaine, de bouillonnement mousseux lorsque l'insaisissable se dévoile à moi à travers ces tristes beautés, du portrait cru d'une solitude d'homme ou des bains parfumés d'huiles aux herbes et aux fleurs, apaisant des solitudes, est-ce que ce ne serait pas un coup de cœur?

*FIN**

Le mal De la poésie Est Son silence

*Extraits du recueil *Ma vie est armée* de Stéphane Boucher